

Jean-Claude Coste

Semblant, simulacre, factice : de quel réel parle-t-on * ?

Si parler c'est représenter ou tenter de dire le réel, alors la chose en soi de Kant, mais aussi *das Ding*, la Chose freudienne, et l'objet *a* de Lacan sont les figures conceptuelles d'une cause négative, inaccessible ou transcendante. C'est une façon de concevoir le monde qui nous entoure et dont on vient. Archéologiquement au sens de Foucault, cette forme de savoir est née il y a 2 500 ans dans un petit bout d'Europe, en même temps que la géométrie. Quand on s'est demandé : qu'est-ce que penser une chose ? Et ce qui avait commencé dans une sorte d'harmonie empiriste est allé plus tard vers l'idée d'un sujet ayant à décider du vrai et du faux.

Lacan a déroulé sa pensée et son enseignement des années 1930 au début des années 1980 : c'est le temps de la « passion du réel », comme le souligne Alain Badiou dans *Le Siècle* ¹. Ces quarante glorieuses intellectuelles ont traversé la Seconde Guerre mondiale, l'indépendance des colonies, et aussi la mise à mal d'une démocratie libérale « à la papa » devant la technique et la marchandisation planétaire de toute chose – au risque d'une « implosion barbare » selon les mots de Félix Guattari dans son livre *Les Trois Écologies* ². On y est en plein aujourd'hui. Cette vague de fond intellectuelle et politique, les Anglo-Saxons l'ont appelée « French Theory ». Pour résumer, elle ne se fonde plus d'un sujet décidant du réel, voire de la réalité. Exit Descartes, Hegel, l'existentialisme, jusque plus loin le structuralisme qu'on avait porté aux nues.

On y retrouve pêle-mêle Foucault, Derrida, Lacan, Deleuze, Guattari, Lyotard, Althusser, mais aussi Blanchot, Bataille, Barthes, Kristeva, Cixous et tant d'autres... Sujet ou pas, auteur ou pas, signe vs lettre, déconstruction

*  Intervention au séminaire *Qu'enseigne la psychanalyse ? (Saison 5)* à Toulouse le 10 avril 2026.

1.  A. Badiou, *Le Siècle*, Paris, Le Seuil, 2005.

2.  F. Guattari, *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989.

vs expérience limite, structure vs immanence, transgression vs neutre, féminisme vs transsexualité, universalisme vs micropolitique, matérialisme dialectique vs aléatoire, etc. Et au milieu de tout ça la psychanalyse, se prévalant d'une pratique qui échapperait à tous ces bouleversements et débats philosophiques, politiques et littéraires. Pourtant, ça se bousculait et maôisait ferme, aux séminaires de Lacan. Pas sûr que ce soit au nom du chinois dont parle Michel Bousseyroux dans son dernier livre ³...

Cette *French Theory* du siècle dernier s'est plus ou moins convertie aujourd'hui dans diverses figures du *wokisme*, nous revenant ainsi en boomerang. Je dis cela parce que notre psychanalyse est traversée de débats critiques internes remettant en question, disons, une hégémonie théorique quelque peu aveugle à ses origines intellectuelles, politiques et sociales. Ainsi, certains interrogeant leur pratique à partir de « d'où pense-t-on ce qu'on interprète ? », reprennent de fait le mouvement des années 1970 souligné de façon conflictuelle avec le brûlot si mal entendu qu'a été *L'Anti-Œdipe* ⁴. Et on retrouve de part et d'autre, je dis bien de part et d'autre, exactement les mêmes outrances qu'au siècle dernier. Dommage... Il s'agit de débats importants alors qu'au-dehors la psychanalyse est remise en question par le même libéralisme, aujourd'hui déchaîné, qui l'a vue naître.

Voilà pour introduire mon titre, façon de dire que je ne vais pas rester dans une neutralité politique malgré ses apparences bien rangées.

D'un discours qui ne serait pas du semblant ⁵ est un séminaire de Lacan tenu en 1971, un an donc avant la publication de *L'Anti-Œdipe*. Il a été l'objet d'un séminaire dans notre école. J'ai remarqué l'intervention de Frédéric Pellion qui en a repris le chapitre X sous le titre : « Tenir lieu. Semblant vs signifiant ». Sa lecture visait à analyser le passage qu'a voulu Lacan de signifiant à semblant, dans ses conditions et ses conséquences. Semblant plutôt que signifiant, mais pas sans lui... Son travail précis mérite d'être lu ⁶. Mais je ne vais pas m'attacher ici à le reprendre et le discuter.

Plutôt vais-je faire un large pas de côté. Depuis le temps, vous le savez, c'est un symptôme... C'est ce que j'avais glissé au hasard d'une rencontre dans la rue à l'analyste que j'avais quitté : que dans un rêve récent

3.  M. Bousseyroux, *Lacan, c'est du chinois ? Pulsions, fantasme, structure*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2026.

4.  G. Deleuze, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007.

6.  On peut s'y reporter dans le *Mensuel*, n° 190, Paris, EPFCL, novembre 2025, p. 16-24.

nous étions « voisins de palier ». Ça s'interprète de bien des façons ça, « voisins de palier », selon ce qu'on lit ou entend. C'est à partir de là que je parle de Deleuze et de Lacan. Comme des voisins de pas liés. Ouais...

Je vais ainsi faire un pas de côté : non pour parler du semblant, qui reste sur le versant de la *mimesis* et des glissements de sens, des tenant-lieu, mais plutôt de simulacre voire de factice malgré la connotation morale qui s'y attache. Même d'ailleurs si la notion de perversion est inhérente à la structure du langage et au sexe, allant dans ses expressions du mal absolu à une forme d'éthique du réel. Lacan en avait signalé quelque chose dans *L'Éthique de la psychanalyse* et « Kant avec Sade »... Il est vrai que Sade, théoricien et clinicien de la jouissance, fut un *best-seller* à l'époque repris par beaucoup.

Le « simulacre » a été un terme électif de Deleuze, repris dans *Différence et répétition* ⁷ en 1968 et *Logique du sens* ⁸ en 1969. Simulacre plutôt que semblant pour Deleuze, semblant plutôt que simulacre pour Lacan. Quasiment en même temps. Je dis cela pour souligner les enjeux de deux pensées du réel restées un temps parallèles quoique différentes. J'ai dans notre séminaire indiqué une espèce de pas de deux, de pas-liés, avec des glissements quasiment synchrones de leurs concepts – du moins jusqu'au début des années 1970.

Comme je suppose que vous connaissez mieux les destins du semblant lacanien avec leurs écritures – de « s'embrant » à « sens blanc » –, je parlerai plutôt du simulacre. Cela situera, qui sait, d'un autre point de vue les présentations successives du semblant lacanien, et aussi les figures de l'objet *a* et du symptôme.

Je vais commencer par un passage de la thèse de Deleuze, *Différence et répétition*, qui préfigure ce qu'il déploiera un an plus tard dans *Logique du sens* à partir de deux personnages conceptuels : Lewis Carroll héros des déroutants jeux du sens de son Alice *en surface*, et Antonin Artaud héros d'un étrange et paradoxal Corps-sans-Organes (CsO) *en profondeur*.

Quelques mots tout d'abord pour situer le CsO deleuzien, inspiré au temps de *Logique du sens* par le stade premier schizo-paranoïde de Melanie Klein. Au nom d'un CsO, Artaud rejette tout sens et toute représentation de corps (*Pour en finir avec le jugement de Dieu* ⁹). C'est un théâtre cruel, l'expression d'un corps refusant toute aliénation jusqu'aux organes : « Pas de bouche, pas d'estomac, pas de... » Les organes pour lui sont « ennemis

7.  G. Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, Puf, 1968.

8.  G. Deleuze, *Logique du sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1969.

9.  A. Artaud, *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, Paris, Poésie Gallimard, 2003.

du corps ». À ce cri originel de l'être, Deleuze va lier le simulacre de Lucrèce comme avènement d'objet et l'incorporel des stoïciens. Il s'agira alors de « se faire un Cs0 », de ne pas rester à la représentation commémorative d'un événement ou d'un traumatisme causal, d'une origine situable. C'est une éthique du devenir, de la contre-effectuation, une pratique de l'Éternel Retour : mais pas du même comme on l'entend d'habitude, plutôt d'un devoir de différence. Ce Cs0 inaugural de *Logique du sens* sera remanié dans *L'Anti-Œdipe* en 1972 pour y devenir un concept fondamental : non plus seulement comme rejet de l'arbitraire transcendant de l'Autre, mais en tant que degré zéro d'un inconscient condition d'immanence et de vie.

Voici ce passage de *Différence et répétition* : « L'éclair par exemple se distingue du ciel noir, mais il doit le traîner avec lui, comme s'il se distinguait de ce qui ne se distingue pas. On dirait que le fond monte à la surface, sans cesser d'être fond. Il y a du cruel, et même du monstrueux, de part et d'autre, dans cette lutte contre un adversaire insaisissable, où le distingué s'oppose à quelque chose qui ne peut pas s'en distinguer, et qui continue d'épouser ce qui divorce avec lui ¹⁰. » C'est ça le simulacre, c'est l'événement comme Éternel Retour. Une analysante m'a exactement évoqué une telle scène de l'éclair et du ciel noir pour parler d'un inexprimable insistant en elle. C'est que ce « fond qui monte à la surface sans cesser d'être fond », c'est ça le réel. Ce sont les noces terribles du vivant et de l'incorporel, dont ni la linguistique ni la logique ne peuvent répondre, sauf à s'ordonner autour d'une négativité axiomatique. Restent Dieu, mort chez nous depuis le siècle des Lumières, et puis l'inconscient. Mais voilà : quel inconscient pour répondre du réel ? De quel réel ? Quel inconscient pour résister aux directives symbolico-imaginaires et aux déterminations du sens, fût-ce le bon sens ? C'est là que Lacan et Deleuze suivront des voies différentes au début des années 1970.

Deleuze pour approcher le réel s'était au début fortement appuyé sur les notions de simulacre et de perversion. La perversion est traitée dans *Présentation de Sacher Masoch* ¹¹ en 1967 et dans *Logique du sens* en 1969. Le simulacre quant à lui se déploie dans *Différence et répétition* en 1968 et *Logique du sens*. Pourtant, dès 1972 avec *L'Anti-Œdipe*, simulacre et perversion seront en partie destitués de leur place. Pourquoi ? Pourquoi le simulacre, dont Deleuze disait en 1969 dans *Logique du sens* qu'il est la forme supérieure la Chose même, pourquoi le simulacre donc se rapproche-t-il en

10.  G. Deleuze, *Différence et répétition*, op. cit., p. 43.

11.  G. Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch, Le Froid et le Cruel*, Paris, Éditions de Minuit, 1967.

1972 d'une interprétation plus classique de fausseté, en tout cas de ratage ? Jusqu'ici, jusqu'à *L'Anti-Œdipe* donc, les termes de simulacre et de perversion étaient liés à un effort d'effacer une différence trop imaginaire entre vrai et faux, réel et reflet. C'est-à-dire d'effacer une distribution hiérarchique des représentations et du sens à partir d'une cause transcendante. En somme, rien ne serait plus réel pour l'homme que le simulacre, la perversion pouvant même devenir une éthique.

Il faudrait reprendre ici la généalogie des termes *simulacre* et *clinamen* chez Lucrèce, poète et philosophe épicurien ayant vécu un siècle avant J.-C. et auteur d'un seul ouvrage : *De rerum natura*¹². Le *simulacre* est l'émanation, l'effluve des choses composées d'atomes, qu'on doit savoir ressentir et pas seulement voir ou imiter. Le *clinamen*, lui, est la modification de trajectoire d'un atome par un autre, c'est-à-dire un événement créant les conditions d'un devenir.

Scolie : Alors, qu'est-ce qui ne va pas dans cette acception d'un simulacre faisant le ludion entre l'éclair et la nuit, entre la surface et le fond, entre Lewis Carroll et Antonin Artaud ? Faisant le ludion, tout comme d'ailleurs l'objet *a* de Lacan entre réel et réalité. Cet objet *a* que Deleuze avait salué dans son article de 1967 « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? », publié en 1972 en même temps que *L'Anti-Œdipe*. Cet objet *a* qui est maintenu dans *L'Anti-Œdipe*, mais plus comme machine productive à désirer que comme reste actif d'un manque structurel.

Mais on va reprendre le chemin pour voir où et pourquoi ça coince avec le simulacre et la perversion, parce que ça coince.

Pour commencer avec Platon : Platon préfère la copie parfaite, la *mimesis*, au simulacre. Deleuze avance ça dans l'appendice de *Logique du sens*. Platon fonde la vérité sur l'intériorisation de l'idéal. Le juste, le sage, le juge tentent d'imiter au mieux la vérité idéale. C'est de l'ordre de la *mimesis*, la moins imparfaite possible. Le sophiste à contrario se moque de l'idéal. Il imite la différence, il n'intériorise pas : il ment... C'est un pervers, un pervers narcissique même. C'est pourquoi Platon n'aimait pas les sophistes et le simulacre qu'il leur prêtait, et ni non plus les poètes qui mentent à leur façon... Donc pour Platon : la *mimesis* contre le simulacre menteur, créé de toutes pièces, le *phantasma*. On approche du problème que vont se poser Deleuze et Lacan.

Scolie : Problème qui comme je l'ai rappelé fera écrire à Lacan « semblant », semblant de réel, de plusieurs façons dans ses séminaires. Jusqu'à

12.  Lucrèce, *De rerum natura*, Paris, GF Flammarion, 1997.

devoir à la fin inventer le concept de *lalangue*, présenté comme le « vrai » réel du semblant.

Alors, comment distinguer le simulacre d'un factice sans valeur ? Sachant que le factice lui-même comme dans le pop art peut se ranger du côté d'une forme événementielle d'interprétation ? Bref, comment distinguer – je mets des guillemets – le « bon » du « mauvais » simulacre, la « bonne » de la « mauvaise » perversion ?

C'est que, si avec Platon on reste à l'idée d'une origine, d'une cause faisant loi, comment penser le réel sans la figure de la métaphore qui pousse de fait à l'imaginaire ? Pour le dire autrement, comment se passer de la figure du phallus qui reste un fétiche rangé dans le symbolique ? C'est-à-dire un simulacre linguistique, le simulacre des simulacres en quelque sorte ? Si pour Lucrèce le simulacre est l'émanation des choses, le phallus, lui, serait l'émanation ou la peau des mots. Comment se passer de cet objet qui manque toujours à sa place, circule entre les séries imaginaires et les empêche de s'amalgamer ? Et dont l'objet *a* est l'ombre portée, inéliminable : « Phallus, tu mens sur le réel » que ça dit. C'est le fondement structural de la pensée lacanienne, au début : c'est Platon mais littérisé, lettrifié, au grand dam de ce dernier d'ailleurs... Parce que Platon n'aimait guère l'écriture, qu'il présentait comme *hypomneme*, ennemie du tout-puissant logos réceptacle de vérité. Platon n'aurait pas pu inventer l'objet *a* comme lettre. Il ne pouvait inventer que la *Chora* à la marge. La *Chora* qui n'est pas si loin de *lalangue*, d'ailleurs. Du moins dans l'interprétation qu'en avait faite Julia Kristeva...

Pour continuer, avec la *Présentation de Sacher-Masoch* : cet ouvrage de Deleuze publié en 1967 a été salué par Lacan. Le personnage de Masoch n'est pas le contraire hégélien du sadique, fût-ce même du point de vue de pulsions antagonistes. Le masochiste deleuzien se libère d'être un personnage secondaire, l'esclave hégélien d'un monde organisé autour de l'image du père. Il faut dire que le père de Sacher-Masoch, au-delà de toute situation familiale, a été directeur de prison et préfet de police... Masoch agence son monde *via* l'usage contractuel d'un imaginaire féminin auquel il fait mine de se soumettre ou de s'adapter, un peu comme les esseulé(e)s d'aujourd'hui dressent des listes de qualités et d'attentes sur les sites de rencontre. Sauf qu'en général ça ne marche pas ; je parle des sites.

Sade pour sa part agence son univers *via* une théorie basée sur une raison symbolique, une loi implacable de jouissance. Ainsi, chacun à sa façon, Masoch ou Sade, invente un monde qui lui est propre, un monde qui subvertit les règles habituelles. Masoch avec un contrat, Sade avec une théorie...

Mais alors, alors on en revient au problème du début : toujours exclu de la chose en soi, on est réduit à la représenter. Et si le simulacre peut prendre des airs plus vrais que la copie standard, la *mimesis*, c'est au prix du neutre, d'une subversion ou d'une transgression (Blanchot, Bataille, Klossowski).

À suivre *Logique du sens* entre Lewis Carroll et Antonin Artaud, toute pratique de l'événement semble nécessiter un compromis entre la perte d'identité schizophrénique (la chose destructrice en profondeur, le CsO d'Artaud) et l'incarnation fantasmatico-symptomatique en surface du roman du névrosé ou des jeux symbolico-imaginaires d'Alice. C'est qu'il n'y a pas de construction, d'invention, pas de parole même, sans destruction préalable ou de mise en abyme. Encore Bataille et Blanchot... Toute création part d'un chaos, plus exactement d'une mise en chaos. C'est ce que pose Deleuze dans *Logique du sens* à travers Artaud et Carroll. Mais ici dans une bipolarisation extrême, avec le risque soit de verser dans le gouffre schizo, soit de se faire uniquement l'écrivain d'un symptôme. Le simulacre et la perversion comme solutions, comme ludions symbolico-imaginaires entre le rêve et le pire, laissent dans une indétermination pleine de dangers quelle que soit leur expression. Au bout du compte, si on devait proposer un troisième personnage conceptuel pour *Logique du sens*, ce serait un funambule ou un pratiquant de la slackline.

Plus tard, à partir de *L'Anti-Œdipe* mais surtout de *Mille plateaux*, ce serait plutôt un surfer. Deleuze était fasciné par ces dingues qui s'incluent dans la vague avec une planche et composent une ligne de fuite dans son mouvement même. L'amusant c'est que Leibniz bien avant lui s'était passionné pour les perceptions infinitésimales, sorte d'inconscient corporel mathématique, composant telle ou telle impression selon l'éloignement, le nombre, les atomes, les bruits et les mouvements des vagues...

Scolie : Au bout du compte, dans cette fin des années 1960, ni les systèmes pervers deleuziens du masochiste et du sadique, ni la castration névrotique freudo-lacanianne nouent vraiment au réel. Et le psychotique se présente soit comme une figure d'exclusion politiquement idéalisée chez les tenants de l'antipsychiatrie, soit comme un handicapé forclos de structure « normée » chez les analystes. À tout ça manque... encore... le réel. Mais quel réel ? Car voilà : le réel s'aborde-t-il comme un négatif ou un positif ? Il y a ou il n'y a pas ? Pour Lacan, le réel reste l'impossible, pour Deleuze le réel ne manque de rien. Donc soit le négatif, soit l'immanence en devenir...

C'est avec *L'Anti-Œdipe* en 1972 que Deleuze va s'écarter d'une forme quelque peu idéalisée et radicale du simulacre et de la perversion pour dire le réel.

Que s'est-il passé entretemps ? Une rencontre : sa rencontre avec Félix Guattari. Guattari va apporter à Deleuze un tout autre inconscient que le seul inconscient métaphoro-métonymique, langagier et littéraire, celui dont joue Lewis Carroll et que rejette Antonin Artaud dans *Logique du sens*. Mais ce nouvel inconscient qu'apporte Guattari, et ici on s'écarte politiquement de Lacan qui en avait totalement refusé et rejeté l'idée, ce nouvel inconscient est transversal, élargi à *d'autres champs que ceux de la seule parole, de l'écriture et du langage*. On va passer dans *L'Anti-Œdipe* à la notion de machine désirante sans sujet, qui est une autre forme d'inconscient réel que celui de Lacan plus tard.

Et c'est dans *Mille plateaux* en 1980 que Deleuze et Guattari passeront du simulacre aux *agencements* et aux *devenirs*. Qu'est-ce qui se profile dans *Mille plateaux* ¹³ avec ces agencements et ces devenir ? Pour quel usage ? Cet ouvrage définitif poursuit la critique du capitalisme entamée avec *L'Anti-Œdipe*, mais en quittant cette fois le seul territoire de la psychanalyse comme référence. La psychanalyse n'y est plus un symptôme déterminant, c'est devenu un plateau parmi d'autres. Le réel de Deleuze et Guattari ne se mesure plus alors selon la seule sphère du langage et des discours. Il n'est pas sûr que dans *Mille plateaux* on puisse même parler encore d'« inconscient transversal machinique » de la même façon que dans *L'Anti-Œdipe*.

Le réel de Deleuze et Guattari déborde ainsi celui de *lalangue*, sans aucunement le réfuter d'ailleurs. Ainsi, « faire bégayer la langue » se retrouve comme une décision éthique dans leur livre *Critique et clinique* ¹⁴, en 1993 : mais cela ne concerne que le seul champ de la littérature et de la poésie, où écrivains et poètes s'avèrent des cliniciens du dehors et non des « cas ».

C'est que le réel de Deleuze et Guattari tient du rhizome et de la multiplicité, non d'un logos originaire ou de la lettre. C'est une pensée sur le modèle du rhizome plutôt que de l'arbre... Il participe non d'une origine et d'une fin, non de causes et d'effets, non d'identifications ou de désidentifications fixes, mais d'agencements et de devenir, de piqûres, de boutures et de greffes, où individus et choses se modèlent en interférant selon de multiples situations et de multiples champs. Il ne s'agit pas de viser une singularité subjective, il s'agit d'un devenir-multiple. Vous avez sans doute

13.  G. Deleuze, *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.

14.  G. Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Éditions de Minuit, 1993.

entendu parler des devenir-femme, devenir-animal, devenir-guêpe et orchidée, peut-être du devenir-baleine du capitaine Achab dans *Moby Dick*. Tiens, on pourrait pourquoi pas parler, je l'ai glissé tout à l'heure, de devenir-vague, de devenir-bateau, de devenir-musique, de devenir-symptôme... Ça change un peu de l'addiction... Ce n'est pas « s'identifier à » ni « s'aliéner à »... même à un symptôme. C'est, à partir d'agencements multiples, se changer et changer le monde qu'on habite. Et chaque monde qui se constitue, le monde de chacun, s'inspire d'un ou plusieurs diagrammes qui lui sont propres. Un diagramme ce n'est pas une structure de pensée, un diagramme ça dit comment quelqu'un est affecté par tel pli du dehors et est porté à le traiter. Ainsi un rêve : un rêve est sans sujet, ça ne nous appartient pas, c'est fait de vieux mots poussiéreux, de ressentis du jour même, de bruits qui affectent le dormeur. Ainsi un symptôme qui surgit comme un oiseau qui se cogne à une vitre. Ainsi la couleur et la lumière pour le peintre, ainsi les plis pour le sculpteur, les sons et les rythmes pour le musicien, les mots et les tonalités pour le poète, les veines du bois pour le menuisier, et tiens pourquoi pas les devises pour le trader... Tout ça c'est du réel en perpétuelle composition.

Le dehors pour Deleuze et Guattari s'interprète alors sous forme de multiples plans d'immanence. C'est ce qui aura amené Deleuze dans les années 1980 et 1990 à aborder de façons complètement différentes la littérature, la peinture, la musique, le cinéma, mais aussi la politique, la science ou la scène sociale. Ce n'est pas « ou bien, ou bien » mais « et, et, et... ».

Alors, nous psychanalystes, qu'est-ce qu'on fait de tout ça, en pratique ? Eh bien, par exemple, quelqu'un en séance vous dit : « C'est encore et toujours la même chose qui s'est répétée hier. » On ne va pas l'amener à un « pourquoi ? » qui ramène à une origine qui se dérobe. On va plutôt à un « quoi, comment, qu'est-ce qui s'est passé ? ».

Parce qu'il ne s'agit pas d'intégration ni de métissage à une origine. Il s'agit d'identités par agencements, il s'agit d'identités mineures : « et, et, et... ». À condition bien entendu de ne pas entendre ces « et, et, et... », ces agencements, comme des métonymies infinies signant je ne sais quelle forclusion du sens. Gaffe au classique « c'est psychotique » dès que quelqu'un ou quelque chose dérange : c'est un vieux symptôme lacanien devenu presque un tic de langage. C'est pourquoi Deleuze et Guattari avaient convoqué tout autrement le terme de psychose : comme un processus désirant productif non réduit à une forclusion déficitaire, avec cette formule si provocatrice et si mal comprise de schizo-analyse. De penser ainsi la psychose n'exclut en rien bien sûr les échecs et les désastres subjectifs.

Dans ce cas on entre dans « la clinique d'avant », comme disait Lacan : la clinique psychiatrique. Mais bon, même la psychanalyse n'a pas rendu inutiles les psychotropes. C'est ainsi. Guattari avait ainsi une formule que j'aime bien pour la folie : que c'est une psychose ratée.

L'amusant, c'est que ça se rapproche pas mal du Joyce dont Lacan se demandait s'il était fou ou pas dans son séminaire *Le Sinthome*¹⁵. Mais Joyce est parfaitement lacanien dans son devenir. L'essentiel de son rapport au réel se joue dans l'œuvre, la façon dont il écrit en subvertissant la structure et le sens, la façon dont il les entonne. Je dirais que c'est un agencement deleuzien en forme de sinthome lacanien... Un paradigme de sinthome même, car Joyce en est resté strictement à un « devenir-symptôme », un « devenir-l'élanque ». Cela en refusant d'être linguiste ou analyste : il y a toujours une résistance dans un acte ou une création. C'est ça « Joyce le symptôme ». Notons à quel point cet agencement/sinthome passe par une multiplicité de langues, d'idiomes et d'histoires autres que les siennes, sans début et sans fin – un rhizome uniquement langagier. Joyce n'était pas fou ; il a réussi sa psychose, comme dirait Guattari. Il a réussi sa psychose selon un diagramme particulier, un diagramme au sens du peintre Bacon : une « possibilité de fait », un « chaos-germe ». En pratique, Bacon essayait des formes colorées au chiffon avant de peindre. Pas de tableau sans mise en chaos de sa possibilité même : en quelque sorte, il faisait bégayer les formes et les couleurs. Le diagramme de Joyce, sa possibilité de fait, son « chaos-germe », c'est l'effacement de sa propre langue, comme Bacon faisait avec ses supports. Joyce pour écrire a fait comme Bacon avec la couleur, la forme et la lumière. Joyce écrivait à même *lalangue* en quelque sorte, comme Bacon peignait sur des essuyures de formes colorées.

Une réserve cependant : je ne pense pas que la fonction du sinthome chez Joyce soit de suppléer à un corps qu'il n'aurait pas. Cette interprétation séduisante du nœud joycien attise certes l'intérêt des cliniciens. Mais rien n'indique que Joyce « n'avait pas de corps » ou souffrait de difficultés majeures dans le lien social, même aux environs de cette fameuse raclée de Belvedere College, raclée qui ne l'a ni affecté ni transformé. Pas mal quand même la place qu'il occupait intellectuellement, socialement et aussi physiquement à ce moment, pour un gamin en détresse d'image et d'identité. Il faut quand même se référer à sa biographie¹⁶. Je connais pire...

Pour finir, je dois situer mes propos et leur dimension pratique, c'est la moindre des choses : ils tiennent au bout du compte de l'esthétique et de

15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005.

16.  R. Ellmann, *James Joyce*, Paris, Gallimard, 1962.

la micropolitique. Ça ne révolutionne pas le monde. Ça n'est pas non plus remboursé par la Sécurité sociale ; sauf, et heureusement, malentendu sur les mots... Ça semble convenir et servir à quelques-uns et quelques-unes. Cependant, j'éprouve aujourd'hui quelque difficulté à soutenir encore de tels propos qui évoquent « un bateau frêle comme un papillon de mai » dans la folie du monde.

Alors, « qu'apprend la psychanalyse ? » : *une vie*. Ce n'est pas prétentieux. Il y faut quand même une forme de rigueur et aussi je pense de stoïcisme.

Ce que je dois à la psychanalyse n'a pas fait pourtant de moi un militant, encore moins un prophète. Je propose dans la mesure de mes moyens une psychanalyse mineure. Entendez par là une psychanalyse qui peut se dérouler du point de vue de quelqu'un ne répondant pas à des attendus structurels. Un peu sur le modèle d'un immigré arrivant dans une démocratie se décrétant universelle. Ce terme de psychanalyse mineure que j'emprunte à d'autres, il me convient.

Lacan, l'événement-Lacan, a pour moi décidé d'un diagramme d'existence. Ça ne porte pas aux identifications, vous le savez. Je fais comme Lacan, je ne l'imité pas. Cela ne veut pas dire qu'il ne m'inspire pas sans cesse : il a été et il est un passeur essentiel. Mais vous avez entendu qu'il a aussi quelques voisins de palier... J'espère qu'ils ne vous paraissent pas trop encombrants ou bruyants quand je les amène avec moi à l'École.